Orientalische Kommission
der
Kgl. preuss. Akademie der Wissenschaften.

DÉCHIFFREMENT

DES

INSCRIPTIONS DE L'ORKHON

ET DE L'IÉNISSÉI.

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

PAR

VILH. THOMSEN.

EXTRAIT DU BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES
ET DES LETTRES DE DANEMARK, 1893.

COPENHAGUE.
BIANCO LUNO (F. DREYER), IMPRIMEUR DE LA COUR.
1894.

Présenté dans la séance du 15 décembre 1893.

Depuis 170 ans environ l'on sait que, dans le Midi de la Sibérie, aux contrées avoisinant le cours supérieur de l'Iénisséi, il y a des inscriptions d'un alphabet particulier qu'on ne connaissait d'aucune autre localité et rédigées dans une langue dont on ne possédait pas non plus la clef. Toutefois il y a peu d'années seulement que le monde savant a eu l'occasion de connaître ces remarquables inscriptions en nombre relativement grand et reproduites d'une manière plus exacte. C'est le résultat du travail très méritoire, intitulé *Inscriptions de l'Iénisséi recueillies et publiées par la société finlandaise d'archéologie* (Helsingfors 1889), et fruit de recherches que ladite société avait fait entreprendre dans les contrées en question sous la direction de M. J.-R. Aspelin. En 1892, M. le Professeur O. Donner a publié, à titre de complément de cet ouvrage, un mémoire intitulé *Wörterverzeichniss zu den Inscriptions de l'Iénisséi* (Mémoires de la société finno-ougrienne, IV). Toutefois, la sensation que fit dans le monde des philologues et archéologues la publication des inscriptions de l'Iénisséi, a été dépassée encore grâce à des découvertes nouvelles faites dans la partie septentrionale de la Mongolie, autour du fleuve de l'Orkhon, aux

environs des ruines des vieilles cités de Karakorum et de Kara-Balghassun. Ces découvertes ont mis au jour des monuments plus grandioses encore, datant d'une civilisation parente de celle de l'Iénisséi: dans les inscriptions qu'on y trouve, l'alphabet est, à quelques écarts près, le même que celui de cette dernière région, et l'idiome est manifestement sinon le même, au moins de proche parenté.

Ces remarquables découvertes sont dues, d'un côté au savant finnois M. A. Heikel, qui, en 1890—1891, a fait un voyage dans ces parages; de l'autre, à des expéditions plusieurs fois réitérées, envoyées depuis 1891 par le gouvernement russe, sous la direction de l'éminent turcologue M. W. Radloff.

Les résultats sont présentés soit dans le magnifique ouvrage intitulé *Inscriptions de l'Orkhon recueillies par l'expédition finnoise 1890 et publiées par la société finno-ougrienne* (Helsingfors 1892), soit par la collection non moins imposante de phototypies, publiée en 1892, à Saint-Pétersbourg, sous le titre de *Atlas der Alterthümer der Mongolei. Im Auftrage der kaiserl. Akademie der Wissenschaften herausgegeben von Dr. W. Radloff.* Quant à la manière dont le texte même des inscriptions a été reproduit dans l'un et l'autre de ces ouvrages, je confesse que, là où il y a des différences, je préfère, en général, au texte des planches retouchées de l'*Atlas* de Radloff la reproduction typographique de l'édition de la société finno-ougrienne. Cependant, c'est un grand avantage d'avoir sous main les deux publications pour collationner; mais, même ainsi, la lecture reste encore douteuse en beaucoup d'endroits, et une nouvelle édition critique sera extrêmement désirable, dès qu'on saura lire et interpréter les inscriptions.

Renvoyant, pour tous les détails ultérieurs, aux ouvrages cités, je rappelle seulement qu'ici nous avons essentiellement à faire avec les deux grands monuments marqués I et II dans les *Inscriptions de l'Orkhon*, et *K* et *X* dans l'*Atlas* de Radloff. Mais, outre ceux-là, on trouve des fragments plus ou moins

grands de plusieurs autres, et la poursuite des recherches semble multiplier constamment ces fragments. Outre de fort grandes inscriptions en caractères iénisséiens, ces grands monuments, dont I = *K* est passablement bien conservé, tandis que II = *X* est assez fortement mutilé, portent l'un et l'autre des inscriptions chinoises sur l'une des quatre faces. La partie chinoise du monument I — j'emploie dès à présent les notations des *Inscriptions de l'Orkhon* — a été interprétée par M. G. v. d. Gabelentz dans l'ouvrage désigné, p. XXV et suiv. Elle l'est aussi, avec plus d'exactitude et plus au long, par le sinologue hollandais, M. G. Schlegel, dans son mémoire sur *La stèle funéraire du Téghin Giogh* (Mém. de la société finno-ougrienne, III, Helsingfors 1892). Il en ressort qu'ici, comme le mentionnent aussi des historiens chinois, nous avons un monument qui fut élevé à la mémoire de *K'iueh-ti(k)-k'in*, c.-à-d. du prince (en turc, *tigin*) *Kiueh* (quant à la forme exacte de ce nom comp. plus bas), fils de *Kout-tho-louk kho-han*, c.-à-d. du kagan ou khan Koutloug (en turc, *qutluγ*, 'heureux'), et frère cadet du kagan régnant, qu'on appelle simplement *Pi(t)-kia kho-han* (comp. plus bas; d'autres sources lui donnent le nom de *Mi-ki-lien* ou *Mogilan*, *Moguilaine*). L'inscription est pourvue d'une date exacte correspondant au 28 janvier 733 de notre ère. De sources chinoises nous tenons que ce prince *Kiueh* appartenait à la dynastie des *Tou-kiue* ou Turcs, peuple puissant dans ces contrées, depuis le milieu du VI^e^ siècle jusqu'en 745, époque à laquelle leur empire fut renversé par une tribu apparentée, les Ouigours; et qu'il mourut en 731.

Le second monument doit être à peu près contemporain du premier, et une assez grande quantité de son inscription est tout à fait, ou peu s'en faut, identique à de grandes parties de l'inscription du monument I. Il fut indubitablement élevé en l'honneur du frère du prince désigné en premier lieu, savoir le kagan Moguilaine, qui mourut en effet en 734.

Au point de vue historique la place et la provenance de

ces monuments sont donc assez nettement définies; mais ce qui jusqu'ici a défié toute tentative d'explication, ce sont les inscriptions copieuses tracées avec l'alphabet énigmatique mentionné plus haut, et qui couvrent les autres parties de ces monuments. Ce sont ces inscriptions qui vont faire l'objet de la notice présente.

De même que les inscriptions chinoises, les susdites sont aussi arrangées en lignes verticales, de telle sorte que les caractères sont couchés et ont la cime à gauche, le pied à droite. Il est évident, comme l'ont prouvé suffisamment d'autres auteurs, que les lignes doivent se lire de haut en bas, comme par exemple en chinois ou en mongol, et non de bas en haut. Cela reviendra donc à dire que, disposant les lignes horizontalement et redressant les lettres, on doit lire de droite à gauche, comme tel est réellement le cas, par exemple, pour une inscription au moins, savoir celle du frontispice assez bien conservé du monument III, pl. 46 des *Inscript. de l'Orkhon* = *Atlas* Radloff, pl. XXXV, 1, ou dans certaines inscriptions de l'Iénisséi.

Autre question. Dans quel ordre sont disposées les lignes verticales, les unes par rapport aux autres? En d'autres termes, faut-il les lire de droite à gauche, comme par exemple en chinois, ou de gauche à droite, comme par exemple en mongol? Soit dans les *Inscriptions de l'Orkhon*, soit dans l'*Atlas* Radloff, c'est ce dernier arrangement qu'on a pratiqué. Si par exemple nous regardons le côté de l'Est du monument I, nous voyons que, de part et d'autre, la ligne la plus à gauche est désignée comme première ligne (l. 1) et la plus à droite comme 40e ligne (l. 40). A ce qu'il paraît, ceci s'appuie seulement sur une considération (voir *Inscript. de l'Orkhon*, p. XLIII et G. Huth: *Die Inschrift von Karakorum*, Berlin 1892, p. 20 et suiv.) savoir que, si l'on donne la position normale à chaque ligne et à ses lettres, et qu'on regarde comme ligne de départ la plus à droite, on obtiendra l'arrangement surprenant que la ligne qui devrait suivre serait placée au-dessus de celle qui précède. Toutefois

ce raisonnement est dépourvu de toute importance. De la manière dont les inscriptions sont disposées en lignes verticales, il n'est question ni de dessus ni de dessous: ce sont là, de notre part, de pures imaginations par lesquelles, pour plus de commodité, nous nous figurons les inscriptions renversées, lisant les lignes horizontalement de droite à gauche.

En attendant, nous avons un moyen très simple de résoudre cette question avec une parfaite certitude, c'est de comparer exactement les portions considérables qui sont communes aux deux inscriptions. Ce moyen n'a pas été mis à profit par les éditeurs, et, d'une part, les expressions qu'emploie M. Donner (*Inscript. de l'Orkhon*, p. XLVI) pour mentionner ce fait, et, d'autre part, la manière dont est dressé le tableau comparatif des passages parallèles, montrent que l'observation ne s'appuie pas sur un collationnement approfondi des deux inscriptions. Si, par exemple, en suivant le tableau, on compare I, 18 avec II, 23 et qu'on poursuive la lecture de I, 19 en le confrontant avec II, 24, 22, on ne peut ne pas s'étonner de la manière bizarre dont, dans les passages parallèles, les mots sont mis pêle-mêle. Mais si nous essayons de commencer par la partie postérieure, la chose devient tout autre: le commencement de I, 40 se retrouve dans la fin de II, 40 (II, 41 et la majeure partie de II, 40 n'ayant aucun parallélisme direct avec I); le reste de I, 40 se retrouve mot à mot comme constituant la première moitié de II, 39, tandis que la continuation immédiate de ce dernier est I, 39, dont, à son tour, la fin est le commencement de II, 38, et ainsi de suite ce mot-à-mot se poursuit et — à part seulement quelques très peu nombreux écarts, la plupart d'un caractère graphique, — se retrouve jusque dans le commencement de I, 11, qui est celui de II, 18, point à partir duquel les concordances du texte en fait de détails diminuent de plus en plus.

Une relation analogue se manifeste quand on compare le passage I, 54 jusqu'au milieu de 44 (côté du Sud) avec la portion

fort mutilée II, 77—70 (côté du Nord), qui lui est parallèle. Outre que, cela va de soi, nous avons dans ce fait un moyen important pour établir le texte dans beaucoup d'endroits ou combler des lacunes, ceci nous montre avec évidence que les lignes doivent se lire de droite à gauche, comme en chinois, de sorte que, par ex., l'inscription du côté de l'Est du monument I commence en réalité par la ligne désignée comme la 40e dans les éditions, tandis que celle désignée comme l. 1 devient de fait la 40e [1]).

C'est ce que confirme ultérieurement un autre détail. En considérant le côté du Sud du monument II (pl. 30 des *Inscript. de l'Orkhon* correspondant à la pl. XXIV de l'*Atlas* Radloff), on verra qu'entre les lignes 45 et 46 (Radloff: *X a*, l. 3 et 4) il y a un intervalle assez grand qu'on a laissé sans caractères et qui évidemment forme la limite entre deux sections. Or, il arrive que la ligne 46 s'arrête à peu près au milieu de la longueur ordinaire des lignes, apparaissant comme la ligne finale de la section qui se termine à l'intervalle laissé vide, tandis que la ligne 45, commençant par les mêmes mots que les sections nouvelles, l. 41 et l. 77 = I, 54 (formule des titres du khan), constitue également l'introduction à une section nouvelle.

Le plan d'après lequel les lignes sont arrangées, peut donc être représenté ainsi:

i h g
f e d
c b a

Quant à la question de savoir lequel des côtés est le premier, elle est du reste de moindre importance, car il est tout d'abord évident que de nouvelles sections prennent leur commencement tant au côté de l'Est des deux monuments que, au

[1]) Dans une lettre du $\frac{22 \text{ novbr.}}{4 \text{ décbr.}}$ 1893, M. Radloff m'a communiqué que lui aussi a fait la même observation et que l'amélioration de la disposition des lignes sera suivie dans une nouvelle édition des inscriptions qui est en préparation.

moins, au côté du Sud du monument I correspondant au côté du Nord du monument II. Cependant, le large côté de l'Est est manifestement le côté principal: c'est là aussi, je crois, qu'il faut chercher le commencement proprement dit.

Les tentatives qui, à ma connaissance, ont été faites jusqu'ici pour déchiffrer soit les inscriptions de l'Iénisséi, soit celles de l'Orkhon, n'ont abouti à aucun résultat; aussi bien, elles ne sont appuyées sur aucune méthode claire et sûre. On s'est réglé sur des ressemblances extérieures entre ces singuliers caractères et des lettres d'autres alphabets. Lui aussi, M. Donner, dans l'introduction des *Inscript. de l'Orkhon*, p. XLIII et suiv., comme dans divers petits articles antérieurs, a suivi cette manière de voir, et cherché à signaler des similitudes avec l'alphabet grec comme avec ceux de l'Asie-Mineure; mais il ne faut pas oublier que ces derniers sont distants, d'environ mille ans ou plus, de l'époque de nos inscriptions. Or, il faut maintenir cependant que de pareilles ressemblances ne sont que des feux follets pour ainsi dire. C'est seulement après qu'on aura pu déterminer, par d'autres voies, la valeur des signes, qu'une comparaison avec d'autres alphabets présentera de l'intérêt pour élucider l'origine de l'écriture.

Ensuite il sera correct, en premier lieu, de s'en tenir exclusivement aux inscriptions de l'Orkhon en laissant de côté celles de l'Iénisséi; car ces dernières présentent des difficultés particulières et suscitent beaucoup de doutes, et à leur égard je crois maintenant pouvoir prétendre qu'on ne serait jamais parvenu à les déchiffrer toutes seules.

Les seuls points de départ qu'on ait pour le déchiffrement sont: 1° les inscriptions elles-mêmes; les circonstances dans lesquelles se présentent les différents signes ou mots; des variantes en fait d'épellation des mêmes mots, et d'autres faits pareils; 2° les renseignements que pourront fournir les inscriptions chinoises. Quant à ces dernières, cependant, il est évident tout d'abord — comme d'autres aussi l'ont déjà exprimé, —

qu'ici nous ne sommes pas en présence de bilingues ordinaires. En premier lieu, il résulte d'un calcul du nombre moyen de mots en chaque ligne que l'inscription tracée avec l'alphabet étranger est 4 ou 5 fois aussi longue que l'inscription chinoise. Mais, en outre, tout le style et la forme exclusive de cette dernière rendent vraisemblable *a priori* — et tel est en effet le cas, — que les deux inscriptions sont tout à fait indépendantes l'une de l'autre [1]).

Or, en me servant de ces moyens j'ai réussi, je crois, à déchiffrer entièrement cette écriture singulière, qui a résisté jusqu'ici à toutes les attaques. Je vais indiquer succinctement la voie que j'ai suivie et les résultats auxquels je suis parvenu.

Le nombre des signes est de 38 et pas davantage, en ce qu'un des signes qu'on a établis, savoir , ne tient, selon moi, qu'à une substitution erronée à d'autres signes, soit le n° 7, soit le n° 13 (p. 298). Comme on s'en est déjà aperçu, les mots sont ordinairement séparés par un double point, cependant pas toujours. Surtout certains petits mots, tels que pronoms, noms de nombre, etc. se soudent, dans la plupart des cas, à un mot soit subséquent, soit précédent, fait qui a donné à quelques savants (par ex. M. Huth, dans le mémoire cité p. 288) l'occasion de supposer à tort que nous sommes ici en présence d'un idiome particulier, dont les formes grammaticales seraient — à l'instar de l'ostiak de l'Iénisséi, — formées à l'aide de préfixes et de suffixes. C'est à juste titre que MM. Donner (*Inscript. de l'Orkhon*, p. XLVIII) et Radloff (Préface

[1]) Seul le commencement de l'inscription du côté de l'Est, la 40e ligne des éditions — dont voici ma traduction: «Lors de la création du ciel bleu (*kök täŋri*) en haut et de la terre brune (*jaγyz jir*) en bas, furent créés, au milieu des deux, les fils des hommes, etc.» — a une ressemblance fort lointaine avec le commencement de l'inscription chinoise du monument I: «Oh, ciel si bleu! il n'y a rien qui ne soit abrité par toi! Le ciel et les humains sont liés entre eux, et l'univers est homogène, etc.»

de l'*Atlas*) ont réclamé contre la justesse d'une pareille conclusion.

L'abondance de signes rend immédiatemeut probable que ce ne saurait être une écriture alphabétique ordinaire ayant un signe spécial pour chaque son séparé, mais que ce doit être ou une écriture syllabique ou, au moins, une écriture variant jusqu'à un certain point ses signes pour un même son, dans des conditions différentes.

Ma première tâche fut d'examiner s'il y avait des signes particuliers pour les voyelles et quels étaient ces signes, et en somme le succès fut assez facile. Pour décider provisoirement la question, je partis de cette considération que si l'on a une combinaison $x\,y\,x$, c'est-à-dire si le même signe se trouve avant et après un autre, la probabilité prépondérante est pour que, dans le cas d'x consonne, y soit voyelle, et *vice versâ*. En comparant de plus près les combinaisons analogues qui se présentent et les signes qui y entrent, on pourra généralement, avec facilité et certitude constater les voyelles, surtout lorsqu'on a des matériaux aussi étendus que le sont nos textes. C'est de cette façon que dès longtemps j'ai trouvé que 𐰀, 𐰃 et 𐰆 doivent représenter des voyelles, constatation concordant remarquablement avec une autre observation qui devait naturellement conduire au même résultat. En effet, la comparaison faite, sous le rapport de la manière d'écrire, entre les mêmes mots des textes parallèles, a révélé comme un fait tout à fait général que précisément ces trois signes tantôt se trouvent tracés, tantôt font défaut, détail qui ne se présente de la même manière pour aucun des autres signes. La seule explication possible est que ces signes représentent des voyelles et qu'une voyelle peut à volonté figurer ou s'omettre, quand il est aisé de la sous-entendre.

En poursuivant l'examen des rapports entre chacun de ces signes-voyelles et le reste des signes, qu'on doit conséquemment considérer comme figurant les consonnes, je ne tardai

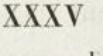
pas à constater que ces rapports étaient, à un certain degré, soumis à des règles fixes, savoir que ce n'est point toute voyelle qui peut figurer conjointement avec une consonne donnée. Il y avait d'une part ᚦ, où je ne pouvais voir que le symbole d'*u* (et d'*o*); d'autre part, il y avait les deux autres signes dont les rapports avec les consonnes dénotent une plus proche parenté mutuelle, tandis qu'ils s'écartent bien davantage du signe d'*u*. ᚾ, à en juger par son mode d'apparition, ne saurait être que *i*; je pris provisoirement ᚾ pour *e*; mais cette supposition était incorrecte, et m'empêcha longtemps de progresser: aujourd'hui je sais que ce signe représente *ö*, *ü*, sons qu'au début je croyais exprimés par le signe d'*u*[1]). En ce qui regarde *a*, j'admettais que cette voyelle n'avait pas de figure spéciale, à l'instar de ce qui a lieu, par ex., dans les alphabets hindous; ce fut seulement plus tard que j'acquis la certitude parfaite qu'en général les choses se passent réellement ainsi à l'égard, soit de *a*, soit de *ä* (*e*), et cela aussi bien au commencement d'un mot que dans le corps; mais que néanmoins *a*, ou d'après les circonstances *ä* (*e*), a aussi pour signe propre ᛆ, dont l'emploi toutefois se limite pour ainsi dire exclusivement à la terminaison des mots.

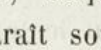
L'ensemble de ces relations m'amena à concevoir plus clairement les nombreux signes de consonnes comme comprenant des représentations différentes d'un même son suivant les différents genres de voyelles, et me fit trouver vraisemblable que la langue devait être soumise aux lois de l'harmonie des voyelles. Et de même, la comparaison des changements du mode de tracé des mêmes mots, ainsi que quelques observations statistiques sur l'apparition des divers signes m'inspirèrent, pour la part d'un nombre assez considérable de ces

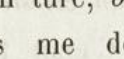
[1]) Je crois devoir faire observer que d'après la communication donnée dans la lettre citée p. 290, note, M. Radloff, lui aussi, a vu des voyelles dans les trois signes susdits et la lettre *i* dans le deuxième de ces signes.

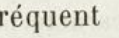
signes, l'idée d'une parenté entre ces derniers, ou une suggestion relative à leur caractère explosif, nasal, etc. Pour la part d'un petit nombre de signes, il me fut évident qu'ils devaient représenter, non point des sons isolés, mais des combinaisons de consonnes. Toutefois je ne puis m'arrêter ici à donner plus de détails sur ces points.

Mais pour progresser dans cette voie, il va de soi qu'il était nécessaire de trouver la signification de certains mots déterminés, et surtout il fallait bien rechercher quelques-uns des noms propres qui figurent dans le texte chinois. Ce fut longtemps que je cherchai en vain, et je ne m'en étonne pas aujourd'hui, sachant que la plupart de ces noms ne figurent aucunement dans nos inscriptions. Pourtant il y avait deux mots sur lesquels, au commencement, se concentra de plus en plus mon attention.

L'un d'eux était un mot d'une grande fréquence, aussi bien dans les inscriptions de l'Orkhon que dans celles de l'Iénisséi, soit seul, soit avec certains suffixes, et qui entre autres se présente assez souvent d'une manière saillante, au commencement de nouvelles sections ou dans des combinaisons qui me parurent assez vraisemblablement admissibles comme formule titulaire du khan (*le kagan céleste*, comp. *Inscript. de l'Orkhon*, p. XXIX, XXXV [4]). C'était , mot qui, à l'égard de la forme, a cela de caractéristique qu'à part lui, et non comme désinence de flexion, il se termine par la voyelle que j'avais déterminée comme *i*. Ces considérations m'amenèrent à y chercher le mot *täŋri* (*tengri*), qui est commun au mongol et à toutes les langues turques (partiellement dans des formes latérales plus récentes) et signifiant *ciel, dieu*.

Le second mot, auquel je revins mainte fois, était , qui paraît souvent sur le monument I, tandis qu'il semble ne pas figurer sur le monument II. Après de longues hésitations, je finis par être de plus en plus convaincu que c'est le seul mot possible où se puisse cacher le nom

complet du prince en mémoire de qui le monument a été élevé. Dans l'inscription chinoise on l'appelle, comme nous l'avons vu (p. 287), *K'iueh-ti(k)-k'in*, nom que jusqu'ici on a regardé comme correspondant à une forme turque *Kök-tigin*, c'est-à-dire le prince Kök ('bleu'; la forme employée par M. Schlegel, «*Giogh*», n'est pas heureuse). Les doutes qui m'empêchèrent longtemps de voir en toute évidence ce nom dans le mot cité plus haut, étaient fondés soit sur la signification erronée que, dès le début, j'avais attribuée au deuxième signe (à partir de la droite, voir p. 294), soit principalement sur le fait que je ne pouvais pas justifier la valeur d'un *k* représentée par le signe Y en la substituant dans d'autres mots. Il m'a fallu faire encore beaucoup de déchiffrement, avant d'en arriver à une notion claire de l'ensemble: Y n'est pas *k*, mais bien *l* (avec les voyelles palatales), et par conséquent le nom du prince n'est point *Kök* — mot qui se présente en effet comme appellatif (comp. p. 292, note) se terminant par le symbole général de *k*, n° 9, p. 298 — mais bien *Kül-* ou *Köl-tigin*. La langue chinoise ne possédant pas *l* à la fin des syllabes, on y a simplement omis ce son, comme dans *pi-kia* ou, comme l'écrit M. Schlegel, *pit-kia* (comp. p. 287), qui n'est pas un nom propre, mais un nom commun, en turc, *bilgä* (), c'est-à-dire *sage*.

Ces deux mots me donnèrent la signification du mot extraordinairement fréquent , car le dernier signe (à gauche, n° 10, p. 298), d'après ce que j'avais déjà trouvé précédemment, représente le même son que le premier signe de *Kül* (n° 9). C'est *türk*: 'turc' (= chinois *Tou-kiue*, p. 287). Ceci définit comme turc le caractère de la langue, ce à quoi l'on pouvait aussi s'attendre à l'avance, d'après les données historiques et les mots et noms qui se présentent dans les inscriptions chinoises accompagnant le texte.

En substituant dans d'autres mots les valeurs littérales ainsi trouvées, un nombre de plus en plus grand de ces mots me devint clair et intelligible comme turc pur, en même temps

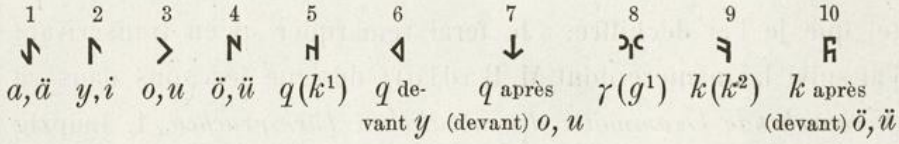
qu'ils me révélaient un par un le sens de tel et tel signe jusqu'alors obscur, jusqu'à ce qu'enfin l'alphabet complet fut net à mes yeux. Bien qu'en ce moment je trouve encore ténébreux beaucoup de détails des inscriptions elles-mêmes, mon opinion n'en est pas moins qu'aujourd'hui je sais déchiffrer et comprendre de ces inscriptions des portions assez considérables pour être hors de doute sur l'exactitude de mon déchiffrement de l'alphabet[1]).

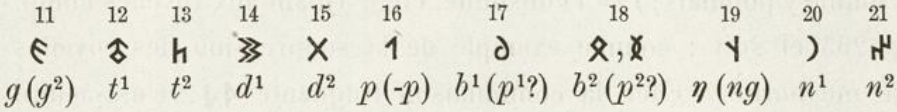
Provisoirement je me borne à communiquer ici l'alphabet tel que je l'ai déchiffré. Je ferai remarquer qu'en transcrivant j'ai suivi la manière dont M. Radloff désigne les sons dans sa *Vergleichende Grammatik der nördlichen Türksprachen*, I, Leipzig 1892 (par ex. *u* = l'ou français; *y*, voyelle mixte, à peu près comme y polonais; *j* = i consonne, etc.). Quant aux voyelles comp. p. 293 et suiv.; comme exemple de la suppression des voyelles je me borne à citer la combinaison fréquente 𐰴𐰺, c'est-à-dire

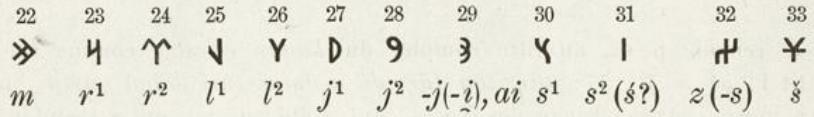
---

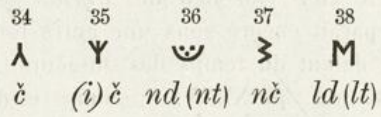
[1]) Je renvoie p. ex. au titre complet du *kagan céleste*, comme on le lit I, 54 = II, 77: *täŋritäg täŋridä bolmyš türk bilgä qaγan*, mot à mot: «le sage kagan des Turcs, qui a été au ciel, qui ressemble au ciel (ou à Dieu)», ou bien II, 41 et 45 avec la variante *täŋri jarytmyš*: «qui a illuminé le ciel», au lieu de *täŋridä bolmyš*: «qui a été au ciel». Ce titre reparaît encore sous une autre forme sur le frontispice du monument III, datant du temps des Ouigours (*Inscript. de l'Orkhon*, pl. 46 = *Atlas* Radloff, pl. XXXV, 1; comp. ci-dessus, p. 287) et que je lis: *[b?]u täŋri kin[i?] täŋridä q[u]t bulmys ᵃl[p] bilgä täŋ[r]i ujᵘγur q[aγan ....]*, c'est-à-dire: «le brave (ou sublime) et sage kagan céleste des Ouigours, qui a trouvé le bonheur au ciel, après(?) le ciel (ou Dieu)». Sans avoir connaissance de mon déchiffrement, qui d'autre part venait alors d'être mené à bout, M. Radloff a eu la bonté de me communiquer, dans la lettre souvent citée, qu'au commencement de la portion ouigoure de l'inscription que porte ce même monument, il a réussi à lire la formule suivante qui exprime le titre du khan: «le sage et sublime kagan, qui a trouvé le bonheur au ciel». (Pour la reproduction chinoise de ce titre comp. *Inscript. de l'Orkhon*, p. XXIX, 2°.) Si d'une part cette communication m'a donné le moyen de combler la lacune d'une lettre au milieu du mot *q[u]t*, 'bonheur', d'un autre côté cette concordance fournit une preuve importante que mon déchiffrement est exact.

alp 'brave' ('sublime'), et *alyp* 'prenant'. Dans les consonnes, je figure par un [1] des signes employés seulement en combinaison avec les voyelles vélaires (*a*, *o*, *u* et généralement *y*); j'emploie [2] pour les consonnes qui ne servent qu'avec les voyelles palatales (*ä*, *ö*, *ü*, *i*); la voyelle *y* fluctue un peu entre les deux groupes, et il y a certaines consonnes pour lesquelles on y préfère les signes du second groupe, surtout *j* et *s*.









Je ne puis fournir ici de plus amples preuves de mon déchiffrement. La preuve proprement dite ne peut naturellement être fournie que par la langue résultant de la substitution des valeurs littérales trouvées, et cette langue est un véritable idiome turc, parfaitement harmonique, de très près apparenté à l'ouigour, avec lequel il n'est pourtant pas tout à fait identique; à certains égards notre idiome semble être plus primitif, et de plus il possède l'avantage d'une phonographie beaucoup

plus délicate que ne saurait le permettre l'écriture ouigoure. Le moment, non plus, n'est pas encore venu de déterminer déjà maintenant l'origine de l'alphabet. Je me contenterai provisoirement d'attirer l'attention sur la ressemblance entre certains signes et des formes de l'alphabet (sémitique-)pehlevi.

En me bornant provisoirement à ces remarques, je me réserve de communiquer ailleurs et plus en détail les résultats de mon déchiffrement.